



LIVRES

Les Irlandais du pays de Nelligan

Dans *Le Vert et le Bleu*, un ouvrage documenté et intelligent, l'historien Simon Jolivet propose d'observer en détail l'histoire irlandaise dans le miroir de celle du Québec, ce pays toujours incertain où, comme on le sait, nombre d'Irlandais, des catholiques et des protestants, trouvèrent refuge au XIX^e siècle.

MICHEL LAPIERRE

En 1951, le poète Alfred DesRochers perçoit à travers l'œuvre si française de Nelligan la fusion des identités québécoise et irlandaise, derrière «*de grands chevaux de pourpre*» errant, «*sanguinolents*», / *Par les célestes turfs* et des toasts que l'on porte à la mort en buvant dans les crânes des «*pères squelettes*». Loin des poètes de la haute société protestante irlandaise, l'Irlande paysanne avait, grâce à ces vers, trouvé une voix au Québec.

Dans son solide ouvrage *Le Vert et le Bleu*, dont le sous-titre, *Identité québécoise et identité irlandaise au tournant du XX^e siècle*, révèle une problématique exposée de manière substantielle pour la première fois en français, Simon Jolivet ne mentionne pas le Montréalais Émile Nelligan (1879-1941), né d'un père irlandais et d'une mère canadienne-française. Mais la figure du poète mythique québécois éclaire l'analyse de l'historien.

Jolivet aborde ce qu'il appelle «*les deux questions irlandaises*» qui se sont posées chez nous. À propos de la première, «*la persistance du sentiment ethnique*» vers 1900, l'essayiste rappelle que cela, comme pour tant de minorités culturelles du Québec, s'explique par la «*faiblesse "assimilatrice" des Canadiens français*», victimes de leur «*insécurité*» collective, même si la plupart de leurs concitoyens de souche irlandaise étaient catholiques comme eux.

Quant à la seconde, elle découle de la lutte pour l'émancipation de l'Irlande de 1898 à 1921 et de son influence ici chez les Irlandais aussi bien que chez les Canadiens français, deux peuples assujettis au pouvoir britannique. Par rapport à cette question, le fait que le Québec ait produit si tôt un poète important qui reflétait la sensibilité culturelle catholique

de la majorité opprimée des habitants de l'Irlande apporte beaucoup d'originalité à la rencontre des deux identités, la québécoise et la plus écrasée historiquement: l'irlandaise.

Conformistes et révolutionnaires

Au début du XX^e siècle, les meilleurs écrivains irlandais, indépendamment de leur participation remarquable à une renaissance celtique d'esprit moderniste et de leur sympathie envers la cause de l'autonomie politique de leur île natale, appartenaient à la minorité protestante souvent privilégiée, symbole de la domination de l'Angleterre. Jolivet est conscient du phénomène.

Il relate que l'Abbey Theatre, troupe dubinoise associée à ces écrivains, vint à Montréal en 1913 initier le public au répertoire dramatique qu'illustraient Yeats, Augusta Gregory, Shaw et Synge. L'historien signale les protestations d'Irlandais de Montréal qui ne se reconnaissaient pas dans ce théâtre nourri des paradoxes de leur pays d'origine et si éloigné de la naïveté triomphaliste des séances de la Saint-Patrick.

Mais comment auraient réagi ces conformistes en voyant les poèmes français du jeune Nelligan, parus en 1903 dans *La Revue canadienne*? S'y trouvait *Le Vaisseau d'or*, qui poussera Jacques Ferron à rêver qu'à l'instar de la nef de saint Brendan (moine irlandais du VI^e siècle), le navire du poète relie l'Irlande au Nouveau Monde.

Au lieu de transporter soldats, marchands, administrateurs, le vaisseau facilite l'évasion de bardes et sombre «*dans l'abîme du Rêve*». Cette supériorité de la poésie sur la colonisation et la domination, Ferron la saisit, en 1982, en écrivant: «*Nelligan était avant tout d'Irlande, où les poètes errants étaient respectés comme des rois, tirant d'eux-mêmes une incroyable autorité.*»

De son côté, Jolivet a le mérite de nous faire découvrir un écrivain né au Québec de parents irlandais, Joseph Kearney Foran (1857-1931). Celui-ci livre un message singulier, moins bouleversant que celui de Nelligan mais plus clair, plus pratique.

En 1913, Foran tient une conférence en faveur du français devant les responsables de la St. Patrick's Society of Montréal. On y adopte une résolution novatrice pour l'époque. *Le Devoir* la résume: «*Que la politique libérale et généreuse suivie par la majorité française envers la minorité anglaise du Québec devrait mériter aux minorités françaises des autres provinces un traitement, sinon analogue, du moins équitable.*»

L'écrivain d'origine irlandaise souhaitait, avec d'autres membres de sa communauté, un rapprochement avec les Canadiens français pour faire oublier l'image de l'Irlandais anglicisé de gaieté de cœur. James John Guerin, futur maire de Montréal, avait lancé en 1903 en français une boutade à la fois drôle et déchirante: «*C'est la langue qui nous divise... on nous a arraché notre langue. Nous nous comprendrions mieux si nous parlions l'irlandais au lieu de l'anglais.*»

Langue presque morte, le gaélique d'Irlande gardait une valeur intime, secrète. A Grosse-Île (près de Québec), où sont enterrés 5000 réfugiés irlandais morts des suites de la Grande Famine qui frappa leur pays entre 1845 et 1849, on dévoila en 1909 un monument avec des inscriptions en français, en anglais et en gaélique. Seul ce dernier texte comporte, comme le signale Jolivet, les mots «*lois tyranniques étrangères*» et «*famine artificielle*».

Si la langue celtique révèle des faits historiques inavouables, si Foran, héros du livre *Le Vert et le Bleu*, ose voir le français comme le lien fraternel entre l'Irlande d'hier et le Québec de demain, pourquoi, lorsque Nelligan évoque sa «*belle enfance au glacial tombeau*», n'espérerait-il pas assumer la mort de l'Irlandais pour, au Québec, redonner vie, dans une nouvelle langue, à ce barde-roï?

Collaborateur du Devoir

LE VERT ET LE BLEU

Simon Jolivet
PUM
Montréal, 2011, 294 pages



La croix celtique de Monasterboice.

NEWSCOM

MARIE-ÉVA DE VILLERS
MULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

ORTHOGRAPHE
GRAMMAIRE
DIFFICULTÉS
CONJUGAISON
SYNTAXE
ANGLICISMES
TYPOGRAPHIE
QUÉBÉCISMES
ABBREVIATIONS
CORRESPONDANCE



Le **Multidictionnaire**
maintenant sur **tablette iPad!**

Téléchargeable par le biais de l'application Québec Amérique

www.ikonet.com/fr/ipad



LIVRES



PHOTOS JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Prix littéraire des collégiens

Les cinq finalistes critiqués par des étudiants

Chaque année, le Prix littéraire des collégiens couronne une œuvre de fiction d'ici dans le cadre du Salon international du livre de Québec. À la suite du vote de près de 800 collégiens et des délibérations de leurs représentants, c'est *La Constellation du lynx* de Louis Hamelin, un roman publié aux éditions du Boréal, qui a été élu grand gagnant par ces collégiens venus d'une cinquantaine d'établissements québécois.

Toute l'année, en préparation de cet événement, des centaines de collégiens de tous les coins du Québec ont lu et commenté cinq titres présélectionnés par un jury de critiques professionnels. *Le Devoir* publie aujourd'hui les cinq meilleures critiques rédigées par les élèves. Ces textes ont été choisis par les professeurs Simon Roy (cégep Lionel-Groulx), Bruno Lemieux (cégep de Sherbrooke) et Louise Noël (collège Montmorency), avec l'aide d'Hélène Lacoste, de l'émission *Vous m'en lirez tant* de Radio-Canada, et de Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*. Nos photos: quatre des étudiants qui se sont retrouvés à Québec, lors du Salon du livre, pour établir le grand gagnant. Dans l'ordre: Camille Trudel, Kevin Lambert, Jérémie Beauchamp et Tamara Nguyen.

Le triomphe postmoderne

ARIANE THIBAUT-VANASSE
Collège Jean-de-Brébeuf

Entre le vrai et le faux, entre l'originalité et le pastiche, entre Quentin Tarantino et Jorge Luis Borges, l'auteur québécois David Leblanc accouche, avec *Mon nom est personne*, d'une œuvre littéraire unique, différente, qui brise avec brio les conventions des recueils de nouvelles traditionnelles.

Comment définir ce recueil de textes hétéroclites et déstabilisants? Toute tentative de catégorisation est vouée à l'échec: dès la page couverture, la mention «Fictions» indique un refus des typologies génériques traditionnelles.

Devant l'absence apparente de liens entre les textes, le lecteur peut croire que *Mon nom est personne* est un recueil chaotique et cynique, où le jeu postmoderne entraîne une perte (et un refus) de tous les repères. Ce désordre apparent masque toutefois une structure rigoureuse et réfléchie. Les 99 textes présentés, nombre de prédilection des Oulipiens, sont des «anti-nouvelles» évoquant chaque fois des thèmes différents.

L'expérience était risquée. L'anti-nouvelle n'est pas axée sur l'histoire, mais sur le style. Par sa plume parfois drôle, parfois absurde, souvent provocante, l'auteur nous fait voyager aux confins de ses réflexions, que l'on soit d'accord avec elles ou non. Je pense notamment à une lettre virulente adressée à une cancéreuse ou à un traité de civisme pour les suicidés du métro... Voilà de quoi désarçonner!

Au-delà de l'exercice de style ludique, ses boutades sur des sujets graves sont en fait des critiques acides d'une société aseptisée dans l'obligation constante de revêtir des gants blancs pour tous les sujets.

David Leblanc est en réalité un jongleur de grand talent: il s'amuse avec les mots, avec les genres. En cela, il fait de son lecteur son alter ego, le rend complice de son jeu. *Mon nom est personne* est ironique, nouveau, irrévérencieux, un brin dada. À l'image d'Ulysse confronté au cyclope et affirmant qu'il n'est «Personne», ce livre est insaisissable et audacieux.

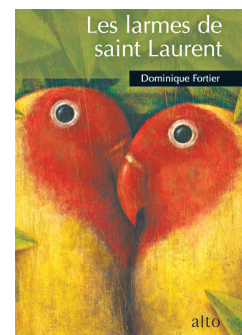
MON NOM EST PERSONNE

David Leblanc
Le Quartanier
Montréal, 2010, 348 pages

Au cœur de la terre et des mots

CHRISTELLE BRIAND
Collège Montmorency, Laval

L'homme a recouvert la terre de béton et a surplombé ses montagnes de maints gratte-ciel, mais cela n'empêche pas le sol de vibrer, de chanter, de réunir les âmes éparpillées à des pôles et axes opposés. C'est autour d'un indéniable amour de la terre, du pouls solide de ses montagnes et du souffle chaud de ses volcans que Dominique Fortier brode trois récits qui, malgré leurs décors différents, se rejoignent et se complètent pour former *Les Larmes de saint Laurent*.



Cette ode à la terre s'ancre dans une sensibilité à fleur de peau des personnages, sensibilité exacerbée par la poésie sur laquelle reposent toutes les descriptions et leur magnétisme exotique. Fortier, dans ses trois actes, voyage à travers différents coins du globe et romance des secrets de l'Histoire pour en faire ressortir la saveur de leurs paradoxes, de leurs profondeurs inconnues.

C'est ainsi qu'est racontée l'irruption de la montagne Pelée en 1902, à travers un Baptiste Cyparis qui trouve un bonheur fragile dans un cirque, après avoir survécu à la fin apocalyptique d'un monde au sein duquel il n'arrivait pas à trouver sa place. C'est avec la même liberté que Fortier emprunte le mathématicien Edward Love aux pages des manuels britanniques. Sous sa plume aux élans libérateurs, ce dernier trouve l'amour auprès de Garance, avec qui il épéluche les strates de l'univers pour embrasser à la fois la mélodie sourde et la structure mathématique abstraite du monde. Un troisième segment relie les deux précédents quand deux inconnus se rencontrent sur le mont Royal un siècle plus tard, dans la noirceur métaphorique de l'anonymat.

«On ne sait ni où ni comment est née la musique, tout comme on ignore l'origine du langage.» Le charme de ce roman, lui, est né de la rencontre toute simple d'un battement de cœur solitaire qui s'harmonise à celui de la terre en un accord parfait.

LES LARMES DE SAINT LAURENT

Dominique Fortier
Alto
Montréal, 2010, 329 pages

Le lynx dans la bergerie

SIMON DANIS
Collège Lionel-Groulx

Publié à la veille du quarantième anniversaire de la crise d'Octobre, le roman *La Constellation du lynx* est une brique, autant par sa diégèse foisonnante que par sa portée politique à tout casser. En s'attaquant au terrorisme québécois des années 60-70, Louis Hamelin signe son œuvre la plus colossale, le fruit de huit années de fastidieuses recherches et d'enquêtes historiques.

A travers cette fresque dantesque, Samuel Nihilo, un double de l'auteur, est initié aux théories conspirationnistes des événements de 1970 par l'entremise de son enseignant, le Chevalier Branlequeue, dont la mort poussera le jeune écrivain à suivre les traces de son mentor dans ses recherches remettant en question la version officielle des événements tragiques ayant conduit à mort d'homme et à l'application de la Loi des mesures de guerre. D l'Abitibi à la Jordanie, Nihilo entame une traversée de l'histoire moderne du Québec, voyage où les secrets politiques servent de bornes kilométriques.

Avec le rythme haletant d'un polar, Octobre 70 reprend vie parallèlement avec les acteurs et les témoins de ce temps digne d'un univers kaf-

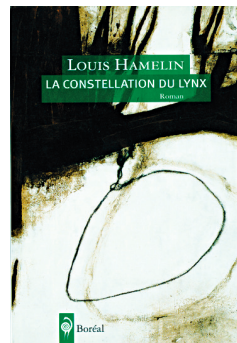
kaïen. Polémiste qui déconcerte le lecteur à petit feu, Hamelin rédige un roman dans la lignée de *In Cold Blood* de Truman Capote, un hybride entre la fiction et l'investigation propre au nouveau journalisme.

Même dépouillé de son sous-texte politique, le roman se fait justice par son propos littéraire. Au contact d'une nature québécoise porteuse de symbolique, la plume de Hamelin s'ensauvage et son style se révèle indomptable: «Peut-être que les explications que nous cherchons ne sont jamais que des approximations, des esquisses chargées de sens, comme les constellations: nous dessinons des chiens et des chaudrons là où règne la glace éternelle des soleils éteints.»

Pour reprendre les mots de Mallarmé à son confrère Verlaine, c'est «un livre qui [est] un livre, architectural et prémédité». Et là est tout le talent de Louis Hamelin, celui d'un mathématicien des lettres qui construit son roman avec une méthode scientifique, chaque intrigue étant bâtie sur d'autres intrigues à travers une charpente complexe.

LA CONSTELLATION DU LYNX

Louis Hamelin
Boréal
Montréal, 2010, 600 pages



Les situations paradoxales

JÉRÉMIE BEAUCHAMP
Cégep de Saint-Jérôme

Au bout du monde, là où il y a inévitablement la mer, vit Mrs Greens, propriétaire d'une pension, seul lieu fréquenté d'un village déserté. Chaque automne, une vieille fille aux habitudes régulières vient y séjourner. Cet automne est différent. Certes, Mrs Greens continue de se confier aux défunts et aux objets qui l'entourent; la cliente impitoyable, elle, observe sa routine sans y déroger. De son côté, le vent fait claquer les volets contre les murs du cottage. Mais tout change... Mrs Greens est vieille. Autour d'elle, on fait des projets d'avenir pour sa pension. Rien pourtant qui ne plaise à la propriétaire ou à sa plus fidèle cliente.

Marie-Pascale Huglo en est, avec *La Respiration du monde*, à son second roman. Elle y traite irrésistiblement de la fin. La mort, la plus irrévocable des fins, est évoquée sans tabou dans la tête de Mrs Greens. Lorsqu'on a sonné le glas des êtres qui lui étaient chers, elle semble avoir choisi de ne pas les enterrer. Ils errent dans son esprit comme s'ils étaient toujours vivants. À l'opposé, les personnages qui vivent auprès d'elle menacent cette harmonie avec le souvenir. Candidement, ils bousculent tout.

Bien qu'écrite dans une langue à portée de tous, l'œuvre est subtilement enveloppée d'une couleur toute québécoise, doux clin d'œil de l'écrivaine française. Huglo joue avec l'automne dans un mouvement lent. Elle fait s'enchaîner tout doucement textures et odeurs, murmures et bourrasques qui peuplent ce bord de mer désolé servant de cadre au récit. L'intrigue, établie sur quelques jours à peine, nous mène pourtant au-delà du temps grâce à un habile retour sur des événements charnières du passé des personnages, mais également grâce à la façon dont l'auteur présente l'existence, qui se doit d'être patiemment vécue.

La Respiration du monde reste aussi l'emblème des situations paradoxales et conflictuelles propres à notre époque, alors que l'on a toujours le choix de partir ou de rester. Alors que l'on vit dans l'ombre d'une fin qui est proche.

LA RESPIRATION DU MONDE

Marie-Pascale Huglo
Leméac
Montréal, 2010, 168 pages

Un tiroir rempli de promesses

KATHRYN VILLENEUVE
Collège Montmorency

À une heure où tout est fermé, endormi, un grand roux fait sagement ses mots croisés, inconscient que dehors le Québec est déjà réveillé. Cet homme est l'incarnation d'une autre époque dans un pays moderne. Avec *Tiroir n° 24*, Michael Delisle livre cette fantastique allégorie sur l'évolution du Québec dans une histoire des plus troublantes.

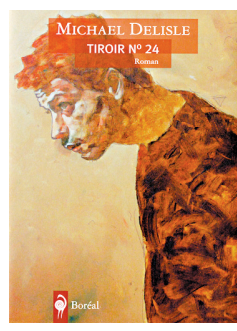
Il s'appelle Benoit et il est l'orphelin devenu le garçon adoptif des Cyr. En travaillant à La Boulange, il prend conscience que sa famille n'est pas celle qu'il avait espérée. Sa vie prend un tournant décisif lorsque les Belges s'installent en face. D'abord petit chanteur, il devient un boulanger efficace avant de sombrer lentement dans la drogue et la prostitution. Toujours à la recherche d'un père, il n'en trouve aucun et son seul repère reste son tiroir, le n° 24.

Le souvenir, comme le rappelle la devise du Québec, fait toujours partie de l'actualité. Non seulement la plume habile de l'auteur décrit une vie difficile, mais elle nous peint également le Québec dans son accession à la modernité. Michael Delisle offre ce personnage, Benoit, qui est la représentation de la Grande Noirceur. Le lecteur retrouvera subtilement dans le personnage de Delisle l'étranger de Camus. L'insensibilité de l'homme devant les atrocités de la vie est troublante et rappelle l'importance d'avoir une identité propre. La seule que possède Benoit est ce fameux tiroir qu'on lui a attribué dans sa jeunesse. Ce roman rend l'Histoire accessible à tous par un récit des plus bouleversants. Le lecteur sera renversé par la force des propos et les images intenses.

L'auteur livre une histoire déroutante dans laquelle on retrouve autant l'odeur des pâtisseries et les saveurs exotiques que la dureté de la vie de la rue. Un récit où s'opère la quête identitaire de l'antihéros en même temps que celle du Québec. *Tiroir n° 24* est une œuvre magistrale sur fond d'un pays en constante évolution.

TIROIR N° 24

Michael Delisle
Boréal
Montréal, 2010, 127 pages



LITTÉRATURE

L'énigme à résoudre

Claude Vaillancourt, vous connaissez? Auteur de romans, de nouvelles, d'essais, il fait partie du paysage littéraire québécois depuis une vingtaine d'années. Vous ne l'avez jamais lu? Ouvrez *L'Inconnue*.

Allez-y, plongez. Ne vous demandez pas dans quel genre de roman vous êtes tombés. N'essayez pas de trouver à quoi ça peut bien ressembler. Laissez-vous porter.

Polar, roman historique? Roman sur le processus même de l'écriture? Peu importe. *L'Inconnue* pourrait être tout cela en même temps. C'est fascinant. Plus vous vous enfoncez dans cette intrigue à tiroirs multiples, moins il vous sera possible de résister à l'envie d'aller jusqu'au bout.

C'est dense. Ça couvre la Deuxième Guerre mondiale, les camps nazis, la Tchécoslovaquie sous domination soviétique. Ça parle de vengeance. Du poids du passé. D'ex-nazis qui ont tout fait pour se faire oublier, pour recommencer leur vie ailleurs, à l'abri des représailles. Et qui vont finir par payer.

Ça couvre aussi les années 1960 au Québec, avec au centre

une figure emblématique: Hubert Aquin. Avec sa fatigue culturelle, ses questionnements. Et son œuvre qui se construit.

On fraye avec les indépendantistes québécois purs et durs, on assiste à la naissance des groupuscules révolutionnaires armés. Il est aussi question d'espionnage, de chantage, d'agents doubles au service de la GRC.

Entre-temps, on aura croisé Jean-Paul Sartre à Paris. Le temps d'une discussion animée au café de Flore, où il se fait tomber dessus par une victime du totalitarisme pour son engagement auprès des communistes.

Tout cela dans le même roman, oui. Et fort bien documenté, bien amené. C'est fluide, ça s'emboîte. C'est incarné. Et imprévisible, plein de rebondissements.

Ce n'est pas tout. Il y a l'amour, aussi. Il y a des couples qui se font et se défont. Des mensonges, des tromperies. Des peines d'amour. Et le bonheur conjugal possible, quand même, pour certains.

Ça fait beaucoup? Ce n'est rien. Ce n'est là que la pointe de l'iceberg, en fait. Car la trame principale du roman est ailleurs. Elle est entre les mains d'un homme

qui reçoit un manuscrit inachevé, et qui doit en écrire la fin.

Cet homme est un écrivain. Mais un écrivain confidentiel, comme on dit. Il a publié quelques romans très littéraires, pour initiés. Il gagne sa vie comme rédacteur, traducteur et réviseur, à la pige.

Voilà qu'on lui remet ce manuscrit inachevé. L'auteur s'est suicidé. Elle a laissé un testament, demandant que ce soit lui qui complète son ouvrage. Lui, son ex, celui dont elle était séparée depuis quinze ans.

Pourquoi lui? Mystère. Il l'ignore. Et honnêtement, il n'a pas du tout envie de mettre son nez là-dedans. Il n'a jamais apprécié le genre de romans qu'elle écrivait: trop fleur bleue, cliché.

Sauf qu'elle, contrairement à lui, était connue, très connue. Elle avait du succès, vendait beaucoup. Et elle a promis, dans son testament, de lui léguer ses droits d'auteur pour ce roman laissé en plan, s'il parvient à le terminer.

C'est le point de départ de *L'Inconnue*. Qui se donne à lire comme un roman dans le roman. Nous sommes à la fois dans la tête de l'écrivain aux prises avec un roman inachevé, et dans le roman de la suicidée.

Mais l'originalité ici consiste en ce que c'est lui, l'écrivain, qui

nous résume, à sa façon, l'intrigue du roman à terminer. Dans le désordre. En se posant mille et une questions. En cherchant un sens à tout cela. En cherchant, partout, des indices entre les lignes.

Car écrire la fin du roman implique de résoudre une énigme. L'énigme principale de l'intrigue. Annoncée dès le début. Dès le début, un homme est retrouvé assassiné, chez lui. Qui l'a tué, pourquoi?

Récapitulons. Il était marié depuis peu, heureux en ménage. Le drame conjugal est exclu. Il était psychologue: se pourrait-il qu'un de ses patients, fou furieux, lui en ait voulu au point de le poignarder?

D'autres pistes sont possibles. Laquelle suivre? Celle de son passé en Tchécoslovaquie? N'a-t-il pas eu des démêlés avec la police secrète dans son pays d'origine? A moins que cela soit relié à son emprisonnement dans un camp de concentration nazi...

Si on regardait plutôt du côté de ses liens avec les indépendantistes québécois prêts à prendre les armes à qui il a fait faux bond? Du côté de ses ex-maitresses, aussi, pourquoi pas?

Devant cette énigme à résoudre, l'écrivain se sent démuni. Le voici qui joue les détectives comme s'il s'agissait d'un vrai meurtre, dans la réalité. Et nous aussi, avec lui. C'est la force du roman, c'est ce qui nous tient en haleine. On a beau savoir que tout cela est de la fiction pure, mieux, de la fiction dans la fiction, on cherche nous aussi la clé.

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

On le voit s'empêtrer, cet écrivain obsédé, dans ce qui lui semble une équation mathématique: «J'avais devant moi tous les chiffres, tous les signes bien visibles devant mes yeux, mais je n'arrivais pas à trouver l'Inconnue, le x qui me mènerait aisément à l'inévitable solution. J'avais beau retourner l'intrigue dans tous les sens, je n'identifiais toujours pas cet élément central qui me manquait, cette ficelle Inconnue qui me donnait des maux de tête.»

LITTÉRATURE ANGLAISE

Jonathan Coe et l'art plus vrai que la vie

MICHEL LAPIERRE

Le comble de la solitude serait-il d'avoir avec les choses l'intimité qu'on aurait avec les personnes? En 2009, le commis voyageur Max Sim vend des broches à dents. En descendant de sa voiture, à un appareil à la voix féminine, son GPS, il murmure tendrement: «*Souhaitez-moi bonne chance.*» À l'hôtel, il allume la télé sans le son. «*Pour me tenir compagnie*», signale-t-il. Révéra-t-il à l'inaccessible Chinoise aperçue en Australie?

Pas avant d'avoir lu la confession d'Alison, la flamme de son adolescence. Max, Britannique de 48 ans, fils d'un bibliothécaire, est le héros de *La vie très privée de Mr Sim*, roman de Jonathan Coe. Abandonné très tôt par sa femme, une adepte de la création littéraire, il ne sait quoi répondre aux questions embarrassantes de Lucy, leur fille de sept ans.

Lorsque cette dernière lui demande: «*Papa, pourquoi elle est verte, l'herbe?*», Max hésite en songeant qu'il n'a pas fréquenté «*une école chic*», comme le père des enfants qui jouent avec Lucy. Il se risque à répondre: «*Toutes les nuits, les fées sortent avec leurs petits pincesaux...*» Mais il se sent vite pétrifié de honte.

Sa consolation serait-elle de se prendre pour Donald Crowhurst, son compatriote qui, en 1969, en participant à une course autour du monde seul à bord d'un voilier, avait sombré dans la folie et s'était jeté à la mer? Non, depuis qu'il a lu le récit où Alison révèle l'amour insoupçonné qu'à 17 ans elle éprouvait pour lui.

Max assure qu'aujourd'hui cette dame d'âge mûr se donne à lui. Il raconte: «*J'oublie l'effet que ça m'a fait, au bout de tant et tant d'années, de sentir le contact bienheureux...*» Puis, il se ravise: «*Non, rien n'est vrai, mais vous savez quoi? Je crois que je commence enfin à me débrouiller, comme écrivain.*»



ADRIAN DENNIS AFP

Jonathan Coe

Par cette remarque narquoise, Coe annonce que la littérature exprimera inopinément l'inconscient du narrateur. Dans le quotidien banal, le romancier britannique, né en 1961, introduit une magie narrative qui façonnera un improbable parallélisme d'où respandra une vérité aveuglante.

En voyage, Max rencontre un inconnu qui lui avoue: «*Je suis écrivain.*» Ce double de Coe lui confie qu'une scène extraordinaire, dans un restaurant australien, lui a inspiré un roman. «*J'y ai vu, explique-t-il, une Chinoise avec sa fille, qui jouaient aux cartes... Il y avait quelque chose de tellement touchant, chez elles... je me suis demandé quel effet ça ferait sur un homme dinant là en solitaire, qui entreverrait leur univers...*»

Par un hasard inouï, la complicité de cette même Chinoise et de sa fille, Max l'avait déjà vue! Elle valait infiniment mieux que celle de ses amis virtuels sur Facebook. La coïncidence, malgré son énormité, paraît naturelle, grâce à la fine actualisation que Coe fait de la marque la plus typique de la littérature anglaise, d'Emily Brontë à D. H. Lawrence: l'art cicatrisé par le mystère.

Collaborateur du Devoir

LA VIE TRÈS PRIVÉE DE MR SIM

Jonathan Coe
Gallimard
Paris, 2011, 464 pages

Palmarsès		
Du 25 avril au 1 ^{er} mai 2011		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste Michel David/Hurtubise	-/1
2	Dans mes yeux à moi Joséfina Michaud/Libre Expression	2/8
3	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite Louise Tremblay-D'Estimbre/Guy Saint-Jean	1/3
4	Le secret du coffre bleu Lise Dion/Libre Expression	3/14
5	L'escapade sans retour de Sophie Parent Mylène Gilbert-Dumas/VLB	5/4
6	Les héritiers d'Enklev • Tome 3 Les dieux allés Anne Robillard/Wollan	4/4
7	Femmes de gangsters • Tome 1 Le complot de Santa Ana Varda Étienne/Intouchables	6/3
8	Ru Kim Thuy/Libre Expression	8/2
9	Revenir de loin Marie Laberge/Boréal	9/27
10	Le jardin du docteur Des Cèllets Denis Monette/Logiques	7/10
Romans étrangers		
1	L'appel de fange Guillaume Musso/XO	1/3
2	L'épée de vérité • Tome 11 L'ombre d'une inquisiteur Terry Goodkind/Bragelonne	-/1
3	Dôme • Tome 1 Stephen King/Albin Michel	3/6
4	Le cimetière de Prague Umberto Eco/Grasset	-/1
5	Les enfants de la Terre • Tome 6 Le pays des grottes sacrées Jean M. Auel/Presses de la Cité	2/5
6	Le mensonge dans la peau. La ruse de Bourne Eric van Lustbader/Grasset	4/8
7	Une nuit, sur la mer Patricia J. MacDonald/Albin Michel	10/2
8	Dernière nuit à Twisted River John Irving/Seuil	7/10
9	Aminata Lawrence Hill/Pléiade Lune	5/9
10	La chute des géants • Tome 1 Le siècle Ken Follett/Robert Laffont	6/31
Essais québécois		
1	Poing à la ligne Normand Lester/Intouchables	1/5
2	Mafia inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec André Cécilott André Noël/Homme	2/27
3	Le Québec: territoire incertain Henri Dorion Jean-Paul Lacasse/Septentrion	5/2
4	L'état du Québec 2011 Collectif/Boréal	3/4
5	À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X Stéphane Kelly/Boréal	10/6
6	Troisième millénaire. Bilan final - Chroniques Impertinentes Jean-François Lisée/Alain Stanké	4/5
7	Manifeste pour une école compétente Louise Laforune et al/PUQ	8/2
8	Une enfance pour la vie Mario Proulx et al/Bayard Canada	6/6
9	L'andé. Le cancer de l'âme Louise Rekl/JCL	-/1
10	Babyboomerang. Le retour des baby-boomers idéalistes... Serge Cabana/Homme	-/1
Essais étrangers		
1	Indignez-vous! Stéphane Hessel/Indigène	1/14
2	Une brève histoire de l'avenir Jacques Attali/LGF	2/9
3	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers? Stephen William Hawking/Odile Jacob	3/4
4	La vie vivante. Contre les nouveaux pudibonds Jean-Claude Guillebaud/Les Arènes	8/2
5	Tous ruinés dans dix ans? Jacques Attali/LGF	9/2
6	L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie Hervé Kempf/Seuil	4/12
7	Le paradoxe amoureux Pascal Bruckner/LGF	5/5
8	Travail, les raisons de la colère Vincent de Gauljac/Seuil	7/2
9	L'explosion du journalisme. Des médias de masse... Ignacio Ramonet/Gallée	-/1
10	Faut-il manger les animaux? Jonathan Safran Foer/L'Olivier	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 156 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

d'Apóstrophes à Zut!

... en passant par «Baisers», «Dictée», «Gourmandise» ou «Prières», Bernard Pivot se dévoile comme jamais dans ce dictionnaire très personnel des mots qui ont jalonné sa vie.

Bernard Pivot
de l'Académie Goncourt

Les mots de ma vie

BERNARD PIVOT

ALBIN MICHEL

236 Printemps 2011

Spirale

www.spiralemagazine.com

Antoine
Bailtargéon
Boisclair
Choinière
Cixous
Côté
Didi-Huberman
Fidzi Pasca
Guyota
Kwabulé
Lamonde
Lecavallier
Onfray
Peeters
Richard
Roux
Roudinesco
Weil

RENCONTRE PRINTANIÈRE | LANCEMENT

L'équipe de Spirale est heureuse d'inviter les collaborateurs et collaboratrices, ainsi que tous les lecteurs et lectrices du magazine à sa fête annuelle. Venez célébrer avec nous!

Nous profiterons de l'occasion pour souligner la parution du n° 236 (printemps 2011). À lire dans ce numéro :

- ARTS, TECHNOLOGIES ET RELATIONS HYBRIDES dossier sous la direction de Grégory Fabre et Anaïs Guilet
- COZIC portfolio présenté par Céline Mayrand
- ENTRETIEN avec DENIS MARLEAU et STÉPHANIE JASMIN par Hélène Jacques

Vendredi 13 mai
Dès 17h30
Le port de tête
262, ave. Mont-Royal Est
[Métro Mont-Royal]

Information | abonnement :
Tél.: 514-934-5651
spiralemagazine@yahoo.com

LITTÉRATURE

Un verre pour la route



LOUIS HAMELIN

Je n'ai jamais été le lecteur le plus assidu de l'œuvre de John Updike. Faute de l'avoir suivie livre par livre, année après année, je me retrouve, devant elle, en face d'un impossible rattrapage, d'une limite familière: un demi-siècle d'écriture, soixante ouvrages. Ai-je les moyens de consacrer un an de ma vie à cet homme? À trente ans, j'ai échoué à me rendre au bout du premier opus du cycle *Rabbit*. Depuis, la malédiction des sorcières d'Updike me poursuit: un livre par année, en moyenne, atterrit sur ma table de travail pour me remettre sous le pif mon insuffisance en tant que commentateur d'une des œuvres romanesques les plus brillantes et les plus fécondes de la littérature étasunienne.

Mes lectures updikiennes ressemblent à des glaçons prélevés sur la partie émergée de l'iceberg, alors que l'œuvre s'enfonce et disparaît sous mes yeux dans la mer du temps. J'ai lu *Bech*, *voyage*, *Aux confins du temps*, *Terroriste*. Ces dernières années, *Tu chercheras mon visage*, *Villages* et *Les Veuves d'Eastwick* me sont tombés des mains au bout d'un certain nombre de pages, écartés brusquement avant la fin du premier chapitre, ou délaissés progressivement, telle l'épouse incompatible d'un mariage à usure rapide. Dans *Les Veuves d'Eastwick*, où le romancier revisitait un ancien succès — ses fameuses *Sorcières d'Eastwick* (1986) —, j'avais un peu l'impression d'être le passager d'un car en voyage organisé. Updike tenait le volant d'une main et le micro de l'autre tandis que défilaient les élégantes architectures de sa prose baignée d'une lumière ironique et les somptueux panoramas ouverts par sa vaste érudition, blablabla.

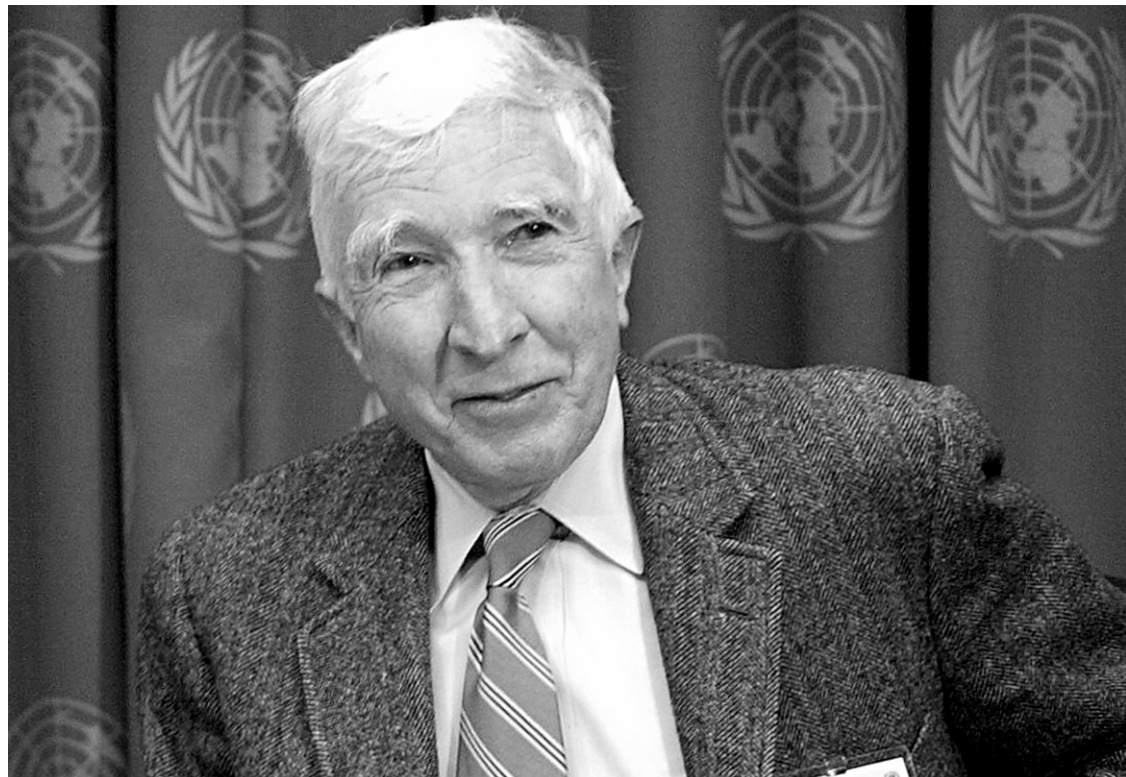
Il avait déjà trépassé lorsque ses veuves virent le jour en français. Mais même mort (1932-2009), cet homme est du genre à refuser à son lecteur l'inimaginable repos qui est désormais son lot. Quand un cancer l'a emporté, restaient encore dix-huit nouvelles inédites, écrites dans la première décennie du XXI^e siècle. C'est, à ma connaissance, le premier livre posthume de John Updike, et ça n'a rien à voir avec les manuscrits inachevés alimentant une véritable industrie sur la tombe de Hemingway, rien à voir non plus

avec le pressage de citron qui semble aujourd'hui caractériser la postérité d'un Roberto Bolaño. Le cancer du poumon est peut-être un tueur rapide, mais pas assez pour empêcher le grand écrivain (un des seuls, avec Faulkner, à avoir décroché deux prix Pulitzer) de mettre une dernière main, que l'on devine amoureuse (de la langue, des décors et des personnages, du travail bien fait) à ces ultimes textes de fiction.

Je n'avais pas pris autant de plaisir à la lecture d'un ouvrage d'Updike — ou de n'importe quel ouvrage — depuis bien longtemps. Est-ce parce que le produit du sérail du *New Yorker* a concentré le meilleur de son art dans ses nouvelles? Ou parce que, au contraire, la remarquable unité qui caractérise le style et les thèmes de ces morceaux de prose à l'éclat dur et ciselé donne l'impression de parcourir une autobiographie fictive et éclatée? Le fait est que, entre la fin de la soixantaine et les approches de l'octogénaire, ce travailleur inépuisable de l'écriture se rappelle à notre souvenir de la meilleure façon: quelque part entre le rire et les larmes, l'intelligence et l'affection, le rural et le mondain, dans cet immense territoire de l'imagination qu'il occupe et dont les zones frontalières sont gardées, aux pôles, par Proust et par Hemingway, Updike nous offre le bonheur sous sa forme la plus immédiate et contagieuse. Il réussit encore le coup, le salaud, le saint homme: il nous fait sourire.

Cinquante ans d'écriture dans le corps, et ce qu'on a sous les yeux est pourtant le contraire d'un style enlisé, fossilisé. D'un simple coup de patte, ce diable d'homme arrive encore, outre-tombe, à nous étonner. «*Sous ses lèvres, sa joue avait une texture sèche, granuleuse mais chaude: le coussinet d'une patte de chien.*» La même métaphore aurait demandé à Proust quelques lignes, sinon une page de plus, mais chez ce dernier comme chez l'auteur de ce recueil de nouvelles d'une valeur et d'une saveur quasi testamentaires, l'écriture, en donnant forme au monde sensible, peut seule nous rendre le temps perdu, volé, suspendu, envolé: «*Bien que l'an 2000 figurât inévitablement dans les recueils de prédictions et de blagues, personne n'avait vraiment cru qu'une année aussi futuriste devienne un jour le présent. À l'âge de dix-sept, dix-huit ans, leur cinquantième réunion d'anciens élèves était de l'ordre de l'impensable.*»

Les personnages de ces nouvelles ont presque tous dépassé la soixantaine, certains ont un pied dans le quatrième âge, ils incarnent la science triomphale qui fait du jeune avec du vieux, ont l'esprit vif, bon œil, besoin d'une poignée de comprimés avant de se mettre au lit et du genre de



MANDEL NGAN AFF

John Updike (1932-2009) en conférence de presse aux Nations unies en 2004

stimulations intellectuelles même modestes que peut offrir la vue de divinités hindoues lubriques contemplées à travers la vitre teintée d'un car climatisé, et s'ils se meuvent à l'aide d'un déambulateur, ils s'en servent «*comme d'un jouet*». Tous ont au moins un mariage à leur actif, des enfants et des petits-enfants, la plupart sont toujours sujets aux affres, sinon de l'amour, du moins d'une version adoucie du désir. L'infidélité, grand thème updikien, leur colle à la peau malgré les rides.

Comme celle de Philip Roth, l'Amérique de John Updike produit automatiquement du changement, et le changement, de la nostalgie. «*Kern sentait les traces de ses ancêtres autour de lui, toutes ces générations qui avaient travaillé, mangé, marché, roulé à l'intérieur des frontières de ce comté de Pennsylvanie, y traçant un invisible réseau de chemins battus. Lui seul en était sorti. Lui seul, de toute sa maisonnée, était encore en vie pour voir la région se transformer, brûler graduellement son ancienne identité, [...] dans le tumulte visionné au ralenti de son déclin et de son renouvellement, sous la pression des*

jeunes générations qui imposaient à cette terre leurs propres exigences.»

On ne s'enfuit pas du pays de l'enfance, vers lequel se retourne ici, masqué par les fières grimaces d'une série d'aimés diversement affectés par les ans, le bronzage et les divorces, un même narrateur «*monté sur les métaphoriques échasses du temps proustiennes.*» «*Que signifie ce scandale: avoir été enfants et être devenu vieux, tout près de la mort?*» La réponse se trouve peut-être dans la nouvelle intitulée «*Le verre plein*», qui clôt le recueil, voire l'œuvre: «*Le monde tourne, je peux lâcher, il n'a pas besoin de moi.*» Alors, «*l'étrange vieux bonhomme*», pour faire passer toutes ces pilules, dédie son verre d'eau «*à la santé du monde sensible, et quelle importance [si lui] en disparaissait bientôt?*» Pas faux. *Salud.*

LES LARMES DE MON PÈRE

John Updike
Traduit de l'anglais par Michèle Hechter
Seuil
Paris, 2011, 290 pages

EN BREF

Jacques Bertin sur scène à Montréal

Le poète et chansonnier français Jacques Bertin est l'invité de la prochaine soirée des Poètes de l'Amérique française, à la maison de la culture du Plateau-Mont-Royal. Bertin, qui a signé en 1987 la biographie *Fé-*

lix Leclerc, le roi heureux (Boréal), a sorti son premier disque en 1967. Une vingtaine d'albums, toujours axés sur les chansons à texte, ont suivi. Aux Poètes de l'Amérique française, Bertin lira ses poèmes, intercalés par la musique de Gounod, d'Arbeau, de Duparc et de Debussy que livreront le baryton Sébastien Ouellet et la pianiste Nathalie Tremblay. Mardi 10 mai, à 20h. — *Le Devoir*

POLARS

Petites horreurs nordiques

MICHEL BÉLAIR

Quand on voit les polars suédois arriver à la caisse en passant par la France, on se dit que les «cousins» sont vraiment mordus par la nordicité... et qu'on les comprend fort bien. Trois parutions récentes — deux histoires se déroulent en Suède et une en Finlande —, regroupées ici à cause du seul manque d'espace, viennent encore une fois leur donner raison.

Le plus doué des trois, Arne Dahl, a fait une entrée fracassante il y a quelques années avec *Misterioso*, une sombre histoire d'assassinats sélectifs sur fond de clin d'œil à Theloniou Monk: oufff. Après un autre terrifiant récit mettant en scène deux tueurs en série (*Qui sème le sang*) à l'œuvre sur deux continents, voici que le romancier suédois nous propose une histoire de vengeance et de pouvoir qui séduit autant par l'élégance de son écriture que par la complexité du découpage de l'intrigue. *Jus-*

qu'au sommet de la montagne s'amorce avec ce qui ressemble à une violente altercation entre des hooligans à la fin d'un match de foot et se poursuit avec un règlement de comptes à l'explosif sophistiqué qui donnera lieu à une poursuite effrénée à travers toute la Suède.

Pour tirer l'affaire au clair, on reforme le Groupe A qui parviendra rapidement à identifier une grosse peinture de la pègre suédoise qui aurait versé un énorme pot-de-vin à un officier supérieur de la police de Stockholm pour couvrir le fait qu'il est pédophile. Lorsque l'on découvre en plus que la valise contenant l'argent a disparu, les carnages qui jalonnent l'enquête s'expliquent du même coup. Une intrigue magistralement ficelée qui vous tiendra en haleine jusqu'à la dernière minute.

Les deux autres romans sont plus modestes. Bien menées, révélant chacune des tranches d'univers et des façons de faire bien différentes des nôtres, les

deux histoires sont le fait d'écrivains accomplis maîtrisant fort bien l'art du suspense. Ainsi, tout en enquêtant sur la disparition d'une jeune fille dont le père est emprisonné, *Eva Moreno* se penche sur les relations hommes-femmes et sur le rôle du désir et de la séduction entre des personnes qui ne sont plus tout à fait jeunes. Fort intéressant, d'autant plus que l'enquête est pleine de surprises et de rebondissements.

Dans le genre toutefofois, la palme revient à *L'Hiver des lions* de Jan Costin Wagner, un Allemand qui vit en Finlande et dont le héros est un inspecteur de police qui n'arrive pas à se remettre de la mort de sa femme. Ici aussi on semble avoir affaire à un tueur en série puisque les deux premières victimes ont participé à un «talk-show» célèbre; lorsque l'animateur est attaqué lui aussi, la parodie s'installe... Carrément surréaliste par moments, le roman amène souvent le lecteur à se demander dans quoi il s'est embarqué puisqu'il devient parfois très

difficile de tracer la ligne entre ce qui est vrai et ce qui se déroule dans la tête du lunatique commissaire Kimmo Joentaa. Dépaysement garanti.

Le Devoir

JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE

Arne Dahl
Traduit du suédois par Rémi Casaigne
Seuil-Policiers
Paris, 2011, 405 pages

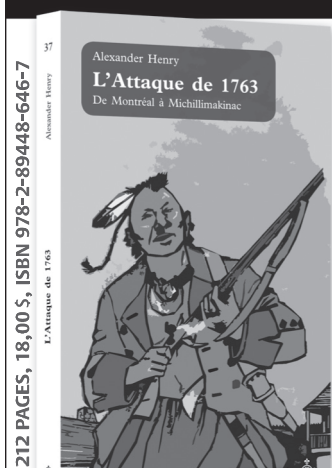
EVA MORENO

Hakan Nesser
Traduit du suédois par A. Ségol et M. Ségol-Samoy
Seuil-Policiers
Paris, 2011, 338 pages

L'HIVER DES LIONS

Jan Costin Wagner
Traduit de l'allemand par Marie-Claude Auger
Éditions Jacqueline Chambon
Paris, 2010, 255 pages

UNE CAPTIVITÉ ÉCLAIRANTE

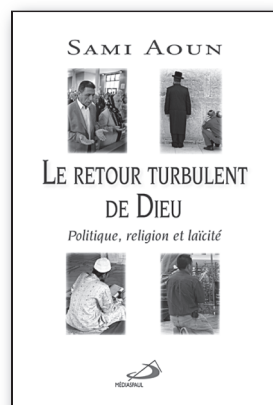


«Une source d'information inestimable sur les relations entre les Canadiens et les Anglais au lendemain de la Conquête (une collaboration étonnamment cordiale), les mœurs des Amérindiens (curieuses, surprenantes, mais avant tout faibles), et les multiples secrets de la chasse aux castors et du dépistage de l'ours en hiver. Un truculent plaisir de lecture.»

CHRISTIAN VACHON,
Librairie Pantoute

AUSSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF FEUILLETAGE EN LIGNE: 3204

SEPTENTRION.QC.CA LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Le retour turbulent de Dieu
Politique, religion et laïcité

Avec
Sami Aoun, politologue



Animation: Daniel Cadrin,
o.p., directeur de l'Institut de pastorale des Dominicains



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

SODEC
Québec

Olivieri
librairie • bistro

Causerie

LA VIE INTIME DE
LA GÉNÉRATION X
Des lendemains
qui chantent ?

Avec
STÉPHANE KELLY,
qui vient de publier
À l'ombre du mur.
Trajectoires et destin
de la génération X
chez Boréal ;

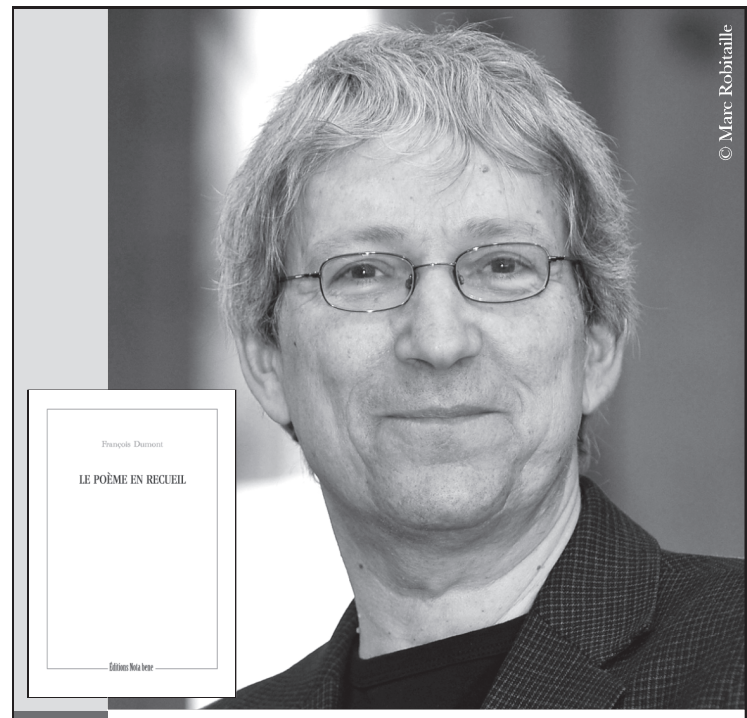
et
JEAN BARBE
JOSEPH FACAL
PASCALE NAVARRO

Animée par l'historien
ÉRIC BÉDARD

Une présentation de la
Chaire du Canada en
Mondialisation, citoyenneté
et démocratie.

Entrée libre /
Réservations obligatoires

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges



© Marc Robitaille

Les Éditions Nota bene félicitent
François Dumont finaliste au
Prix Gabrielle-Roy pour son essai
Le poème en recueil.

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La grande certitude de Sollers

CHRISTIAN
DESMEULES

Tout de suite, comme d'habitude, c'est le rythme des phrases qui nous happe. Si l'œil écoute, comme l'écrivait Claudel, ici, c'est un peu l'oreille qui parle. Philippe Sollers, 75 ans, nous récite par cœur les leçons apprises chez Proust et chez Céline. C'est en quelque sorte la «couche de fond» de l'œuvre, commune à tous ses livres — qu'il s'agisse de *Portrait du joueur*, de *Paradis*, de *La Guerre du goût* ou de son petit dernier, *Trésor d'amour*.

La «grande certitude», selon Sollers? «Rien de particulier, le ciel en soi, le Graal. Pour que l'événement ait lieu, il faut évidemment un comble de fatigue, de découragement, d'angoisse, de dégoût, la morsure de la mort habituelle, le coup de l'abîme. Tu te traînes, tu rampes, tu multiplies les erreurs, tu as mal partout, tes yeux fondent. Pas d'issue, torrent d'oubli, non-sens général. Et puis soleil, et puis ça va.»

Cette fois, Sollers s'offre une conversation avec l'auteur de *La Chartreuse de Parme* et de *Vie de Henry Brulard*, Stendhal lui-même. Après l'avoir fait avec Nietzsche dans *Une vie divine*,



BERTRAND GUAY AFP

Philippe Sollers s'offre cette fois-ci une conversation avec Stendhal.

avec Hölderlin et Rimbaud dans *Studio*. Entre l'explication de texte et le commentaire social, *Trésor d'amour* conjugue Stendhal à l'impératif présent.

Un écrivain vieillissant est

amoureux d'une femme plus jeune — Minna Viscontini, 35 ans, une spécialiste de Stendhal qui enseigne à Milan. Une femme libre dans son corps et dans sa tête, forte de son intelligence

et de sa beauté. Le couple forme une bulle de «bonne folie», un îlot d'humanité hors du temps, un noyau parfait. C'est du déjà lu chez Sollers? Bien sûr. C'est une trame de fond,

des lignes de portées imprimées sur la partition d'une énième variation musicale.

Ils adoptent une formule cryptée que Stendhal employait dans ses lettres à la fin de sa vie: «SFCDT». Se foutre carrément de tout. De tout, mais pas de Stendhal, ni des mots, et encore moins de Venise, qui abrite leur amour — une ville où aucun des deux personnages n'habite en permanence. Ville préférée, entre toutes, de Sollers, auteur en 2004 d'un *Dictionnaire amoureux de Venise* chez Plon.

Une charge
contre le puritanisme

Avouons-le: il ne s'y passe rien. L'intérêt est ailleurs. Comme chez Stendhal, selon Sollers, vie, écriture et amour y sont indissociables, certitudes permanentes. «L'amour naît de la vie qui s'écrit.» Charge tranquille contre le puritanisme obscène contemporain, éloge de l'amour vrai («L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule», écrit Stendhal), le roman de Sollers donne pourtant à lire et à entendre.

En prime, l'écrivain dépoussièrera *Les Privilèges*, un petit texte peu connu et fascinant de Stendhal, dans lequel il ex-

posait en 23 articles un fabuleux viatique reçu de «God» lui-même: il allonge et redonne de la vigueur à son sexe (Stendhal parle de *mentula*, comme chez Martial ou Pétrone), il s'y donne aussi le pouvoir d'être invisible à volonté ou de rendre amoureuse n'importe quelle femme.

Mais l'auteur de *Femmes*, adepte de la légèreté volontaire, ferme les yeux sur la profonde tristesse qui émane de ces courtes pages où l'imagination sert de palliatif à une existence sur le déclin. La tristesse d'un homme affligé par sa propre laideté, amoureux de femmes impossibles, et toute sa vie, hormis le temps de rares éclairs, terriblement malheureux en amour. Celle d'un écrivain, aussi, qui ne sera pratiquement pas lu de son vivant.

«Sa postérité le venge-t-elle un peu de son ancienne solitude? Laissons à Stendhal le dernier mot: «A vouloir vivre avec son temps, on meurt avec son époque.»

Collaborateur du Devoir

TRÉSOR D'AMOUR

Philippe Sollers
Gallimard
Paris, 2011, 224 pages

Littérature littéralement parlante, avec Jean Rouaud

GUYLAINE
MASSOUTRE

Jean Rouaud a commencé par tenir un répertoire rouge, où il collectait noms et citations d'écrivains. Pouvaient-il deviner qu'il entrerait chez Gallimard? «J'étais bien trop pauvre pour m'approcher des lumières du monde, bien trop démunis», écrit-il au début de son autobiographie, un volume qu'il intitule *La Vie poétique I*.

Le temps a passé, Rouaud est sorti «du bois de l'enfance» pour figurer au tableau d'honneur. Feuilletant ce carnet rouge, il en extrait *Comment gagner sa vie honnêtement*, une remarque empruntée au journal de Thoreau, qui déplorait la difficulté pour les écrivains de vivre sans expédients.

Né dans un village de Loire-Inférieure — Loire-Atlantique, chef-lieu: Nantes —, Rouaud a signé à ce jour vingt-cinq ouvrages, creusant, à même l'histoire et ses guerres, les hautes figures familiales: grand-père (*Les Champs d'honneur*), père

(*Des hommes illustres*) et mère (*Pour vos cadeaux*), série close avec *Sur la terre comme au ciel*, où le narrateur est à son tour questionné.

L'entreprise est belle, et sa phrase sinueuse, travaillée par l'incertitude, quête des vies selon l'*Ars moriendi* des Anciens, clin d'œil de tout biographe à la mort. Une connivence, telle est la sensation que le lecteur retient de ses livres, lesquels répondent à l'angoisse existentielle par un retour vers l'héritage. Pourtant, ce fils de l'Extrême-Ouest européen a d'abord brandi un étendard d'insoumis.

Confession désabusée

Le récit débute par un hommage à Rimbaud, à qui Rouaud se compare en auto-stoppeur débraillé de quatorze ans, sur les routes bretonnes. Les images paternelles, professorales, amicales surgissent en oblique, par grappes: «L'écriture a ce pouvoir de recouvrement, et il n'est pas si facile de retrouver la vérité qui mijote en dessous comme un lac volcanique sous



BERTRAND GUAY AFP

Jean Rouaud publie un extrait de son autobiographie, *Comment gagner sa vie honnêtement*.

une surface pétrifiée.» Sa mémoire regorge d'anecdotes pittoresques, fort peu héroïques, sur la révolution des sixties et celle du monde ouvrier.

S'il fut routard et bohème, Rouaud fut aussi un lecteur paresseux, en rupture de ban. Qu'on imagine la mentalité provinciale, et le revirement opéré

par tel libertaire, posant des choix inouïs en tout domaine. L'avenir appartenait aux ramoneurs, élocubrant à partir de cours de philosophie écourtés! «Je leur dois d'avoir ouvert pour moi les chemins de traverse dans lesquels je me suis engouffré, où l'on se perd souvent, mais qui seuls réservent la possibilité d'un inédit.» Flottements, égarément du sens. La gloire était marxiste, le drapeau rouge ou noir.

Ce volume s'achève sur le tableau d'un naufrage annoncé. L'écriture du baby-boomer désabusé y est traversée par les livres, mais aussi par l'amertume qu'aucune utopie n'ait survécu.

L'art du roman

Rouaud n'a pourtant pas perdu de vue l'essentiel. Dans le panorama qu'il dirige, *Le Roman du XX^e*, passionnant numéro de la NRF pensé pour le centenaire de Gallimard, 30 romanciers invités se prononcent sur leur grand écrivain au XX^e siècle. Lesquels? Céline, Nabokov, Faulkner, Malaparte, Cl. Simon et Juan Rulfo s'y déclinent deux fois.

Collaboratrice du Devoir

Rouaud, qui a réuni une superbe tablee, retient Grossman, mais plusieurs refusent de trancher. Ainsi invoque-t-on Joyce, Kafka, Dos Passos, Borges, Proust, Mann, Kundera, Glissant, Bernhard. Les élus, ici vantés? Ce sont Broch, Sebald, Kertész, Jarry, P. Levi, Orwell, Cendrars, Sabato, Coetzee, Bouine, Katzenelson, Lampedusa. Paule Constant nomme Ducharme, Lessing, Le Clézio, Naipaul, Rushdie. Une seule femme, Elsa Morante, trouve grâce; merci Amos Oz.

Collaboratrice du Devoir

COMMENT GAGNER
SA VIE HONNÊTEMENTJean Rouaud
Gallimard
Paris, 2011, 335 pagesLE ROMAN DU XX^eSous la dir. de Jean Rouaud
Nouvelle Revue française, n° 596,
Février 2011, 266 pages

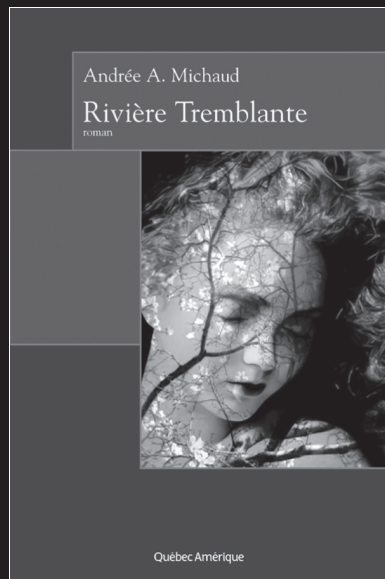
EN BREF

Des souvenirs
de Jean Giono
aux enchères

Des livres, des éditions originales et quelques meubles: dix lots d'objets ayant appartenu à Jean Giono seront vendus aux enchères le 10 mai par Iégor de Saint-Hippolyte. Les objets meublaient le Paradis, la maison de Manosque où Giono est décédé, et font partie de sa succession. Sont mis en vente des éditions limitées ou originales de *Terre d'oy*, des *Carnets*, de *Village* et de *L'Ecosseis ou la fin des héros*. Également, *Les Psaumes de David*, tirés de la bibliothèque de l'auteur, mis en vers et «approuvés par les pasteurs et professeurs de l'Académie de Genève», ainsi qu'une estampe, des commodes et un jeu de fauteuils. Jean Giono a passé l'essentiel de sa vie à Manosque. Loin des écoles et des académies, son œuvre, publiée chez Grasset et Gallimard, observe le paysan provençal et peint l'homme comme essentiellement lié à la nature. *Regain*, *Le Grand Troupeau*, *Un roi sans divertissement*, *Les Âmes fortes* sont de la trentaine de ses titres, comme *Le Hussard sur le toit* et *L'homme qui plantait des arbres*, popularisés au cinéma. Entaché par une réputation de collaborateur lors de la Deuxième Guerre mondiale, à tort selon le Centre Jean Giono, parce qu'un hebdomadaire proallemand aurait fait paraître un de ses romans, il fut interdit de publication pendant quelques années. Jean Giono est décédé en 1970 à Manosque. — *Le Devoir*

RIVIÈRE TREMBLANTE

Andrée A. Michaud



«Le neuvième roman d'Andrée A. Michaud est criant de vérité tragique et hallucinant de beauté.»

Danielle Laurin, *Le Devoir*

«Vous avez déjà gagné le Gouverneur général [pour *Le Ravissement*, 2001], mais je pense que vous pourriez le gagner de nouveau. Ce serait mérité!»

Christine Brouillet, *Radio-Canada* - Vous m'en lirez tant

«Andrée A. Michaud propose un séduisant roman, enveloppé de ce mystère auquel on reconnaît sa signature d'écrivaine.»

Éric Paquin, *Voir*Québec Amérique
www.quebec-amerique.comPRIX des
LIBRAIRES
du Québec 2011LUNDI 9 MAI 19H00
LION D'OR
1676, Ontario E. MONTRÉALMISE EN LECTURE
des oeuvres finalistespar
Catherine Trudeau,
Henri Chassé et
Hugo Turgeon.Accompagnés en
musique par
Benoît Rocheleau.organisé par
l'Association des libraires du Québec
WWW.PRIXDESIBRAIRES.QC.CA

Photographie © Mathieu Proulx

ENTRÉE
GRATUITE

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Cochez oui, cochez non



LOUIS CORNELIER

La cinglante défaite du Bloc québécois au scrutin du 2 mai interdira tout triomphalisme au mouvement souverainiste au cours des prochains mois. Le plan stratégique annoncé par Gilles Duceppe — victoire du Bloc, victoire du PQ, et tout redevient possible — s'est effondré dès la première étape. Doit-on déjà en conclure que l'idéal souverainiste est en péril?

On peut fortement en douter. Les fruits du beau risque néodémocrate tarderont à venir et les gros sabots conservateurs ne risquent pas de séduire le Québec. Plus encore, le désaccord structurel entre le Québec et le reste du Canada ne disparaîtra pas avec la défaite du Bloc. Si Layton, par exemple, joue avec sincérité la carte du Québec, il s'expose à se faire rembarber ailleurs au Canada. S'il se contente d'essayer de vendre le fédéralisme actuel au Québec avec le sourire, la vague orange refluera aussi massivement qu'elle a afflué en nos terres.

Une majorité de Québécois souhaite au moins une réforme du fédéralisme dans le sens d'une reconnaissance constitutionnelle de la nation québécoise. Une majorité de Canadiens anglais refuse vigoureusement cette réforme. Les résultats du 2 mai ne changent pas grand-chose à cette dynamique. Aussi, les souverainistes sont certes temporairement ébranlés, mais ils n'ont pas dit leur dernier mot.

Ils diraient oui

Les douze jeunes souverainistes qui signent

J'aurais voté oui, mais j'étais trop petit auraient assurément souhaité lancer leur ouvrage dans un autre contexte, mais ils ne doivent pas croire pour autant que leur argumentation est devenue caduque depuis le 2 mai. Ils savaient déjà, de toute façon, que la défense de leur option n'était pas une sinécure. «*J'ai tendance à ne pas suivre la tangente quand je clame par la voie du slam l'indépendance*», écrit le cégépien Pier-Hugues Boucher. «*Notre bataille est de vaincre ce qu'il y a de vaincu en nous*», ajoute Carl Bessette. «*L'image de l'indépendantiste a été attaquée avec tant d'efficacité qu'elle s'en est retrouvée bêtement démodée*, écrit la dramaturge, comédienne et slameuse Catherine Dorion. *Et on s'est bêtement laissé convaincre, on est redevenu gêné, on est redevenu honteux.*»

Bardée de diplômés, Dorion signe sans contredit l'essai le plus solide de ce recueil. Elle résume brillamment, en quelques petites pages, le sentiment et l'argumentaire souverainistes actuels. «*J'ai souvent l'impression, écrite, qu'avoir vingt ans aujourd'hui, c'est vivre dans un monde devenu trop lourd à changer, un monde où les ambitions qu'on ose encore avoir pour sa société refusent obstinément de s'encasturer dans la réalité, troublées qu'elles sont par ce besoin quotidien de se tailler une place individuelle dans ce monde qui est assez dur, assez inhospitalier dans un sens, et embrumé dans une telle pollution spirituelle...*» Après ce petit coup de déprime, Dorion retrouve pourtant le goût de la lutte, en prenant conscience que ses prédécesseurs indépendantistes ont allumé le flambeau dans des conditions bien plus difficiles. En 1966, en effet, ils ne ralliaient que 10 % de la population. «*À nous*, écrit la comédienne, *il ne reste que le dernier mille à parcourir [...]*»

Dorion sait bien qu'il est de bon ton de relativiser son combat. N'y a-t-il pas, en effet,

d'autres luttes (l'environnement, la paix dans le monde, la justice sociale) qui nous requièrent de plus pressante façon? Pourquoi, alors, persister dans la lutte pour l'indépendance? «*Parce que*, rappelle-t-elle avec justesse, *tant que nous n'aurons pas changé cet ordre constitutionnel qui étouffe nos penchants politiques quels qu'ils soient, il ne sert à rien de militer pour autre chose parce que nous n'avons ni voix, ni pouvoir. De vote à l'ONU et dans les autres institutions internationales où se décide en ce moment le sort de la planète, nous n'en avons pas. De poids dans le Canada, nous en avons de moins en moins.*» Que cela est clair, bien dit et indubitable! «*La question*, ajoute Dorion à l'intention des «*dépendantistes*», *n'est pas de savoir si on refuse de disparaître; la question est de savoir si on accepte d'apparaître.*» Comme l'écrivent Sébastien Boulanger-Gagnon et Bruno Forest, la souveraineté est la condition de notre pleine ouverture sur le monde.

Dans la préface de ce livre, l'historien Gilles Laporte se réjouit de constater que la génération des 18 à 30 ans, souvent qualifiée d'individualiste et de carriériste, assure le relais du flambeau indépendantiste. «*Personne ne doute*, écrit-il, *que cette génération ait cultivé l'estime de soi et une confiance qui se mue maintenant en une nouvelle affirmation presque insolente du NOUS revendicateur.*» Cette conclusion m'apparaît hâtive. Comme le souligne Danny Plourde dans son texte, très peu de jeunes s'intéressent à la politique. En ce sens, le dernier mille à parcourir évoqué par Dorion ne sera pas une promenade, même si Marc-André Pharand a bien raison de dire que lui, qui avait cinq ans en 1995, n'a jamais dit non.

Pratte dirait non

Avant de devenir éditorialiste en chef au quo-

tidien *La Presse*, André Pratte a voté OUI en 1980 et en 1995. Aujourd'hui, évidemment, il dirait non. Dans une courte biographie de Wilfrid Laurier dont l'angle est principalement politique, le journaliste trace un portrait bienveillant de celui qui fut premier ministre du Canada de 1896 à 1911. Tout en s'acquittant avec élégance de son devoir de biographe, Pratte veut surtout convaincre le lecteur que Laurier incarne le meilleur de l'esprit fédéral canadien et qu'il devrait servir de modèle à tous ceux qui participent au débat sur cette question.

La seule voie possible, selon Pratte, surtout pour la minorité, est «*celle du compromis*». Il faut surpasser nos différences de langue et de culture «*pour se laisser guider par des principes supérieurs: la justice, la démocratie, le fédéralisme authentique*». Les Québécois doivent «*prendre leur place plutôt que d'attendre des Canadiens anglais qu'ils la leur cèdent*», écrit Pratte en résumant les convictions de Laurier, cet «*homme pratique*», attaché aux «*attitudes de modération et de dialogue qui rendent ce pays possible*». Les divisions existent, ajoute le journaliste, mais «*ce qui nous unit a toujours triomphé*».

A quel prix pour les Québécois qui, de compromis en beaux risques, pèsent de moins en moins lourd dans cette histoire?

louisco@sympatico.ca

J'aurais dit oui, mais j'étais trop petit

Collectif d'auteurs
Éditas
Montréal, 2011, 136 pages

Wilfrid Laurier

André Pratte
Boréal
Montréal, 2011, 216 pages

Pourquoi la philosophie islamique nous perturbe

ROGER-POL DROIT

Pari facile à prendre, et sans grand risque: ce livre deviendra une référence. Probablement un classique en son genre. À l'instar de *Qu'est-ce que la philosophie antique?* (1995), où Pierre Hadot parvenait à la fois à exposer clairement l'essentiel d'une vie de travail et à modifier notre regard sur les penseurs grecs et romains. De même, Christian Jambet réussit, avec *Qu'est-ce que la philosophie islamique?*, à tenir ensemble transmission lumineuse d'un savoir immense et réflexion de fond. Mais, cette fois, l'objet est plus perturbant, car il s'agit d'une pensée discursive dans un univers religieux. Voilà pourquoi ce livre n'instruit pas seulement. Il dérange. Souverainement.

Car la réflexion de Christian Jambet embrasse bien plus que la philosophie arabe médiévale. En prêtant attention aux seuls falāsifa — les «philosophes», comme Al Kindi, Al Farabi, Avicenne —, dont la pensée est principalement centrée, dans le sillage d'Aristote, sur la logique et la science politique, on perd trop souvent de vue, à ses yeux, ce qui fait la singularité de la philosophie islamique. Pour en saisir la «courbe complète» — c'est l'ambition de cet essai —, il convient d'y ajouter de multiples *hukamâ*, «sages et savants», pour qui la rupture entre raison et révélation n'existe pas. Leur pensée, même la plus méthodique, est toujours voyage de l'âme en direction du salut.

Pour que ce vaste panorama soit complet, Jambet y inclut aussi bien les penseurs de l'ismaélisme et la philosophie «illuminative» de Sohrawardi que l'irfân, projet d'un savoir absolu unifiant toutes les écoles, qui se poursuit jusqu'au XIX^e siècle, avec notamment le penseur iranien Mullâ Hâdi Sabzavâri — contemporain de Nietzsche et d'Engels, mais qui habitait une tout autre planète philosophique.

La place décisive du persan

En cartographiant ces territoires, Jambet, en digne continuateur d'Henry Corbin (1903-1978), insiste donc sur le domaine iranien, sur la place décisive du persan et sur l'impossibilité, par conséquent, de parler d'un domaine uniquement arabe. Il souligne également combien ces philosophes jamais ne rompent avec l'horizon religieux. «*Ils n'ont pas été philosophes malgré l'islam*, dit-il, *mais à partir de lui, avec lui et en lui.*»

Prendre cette réalité au sérieux trouble les découpages conventionnellement opérés dans la pensée. Si on tente d'écarter l'horizon spirituel et religieux, pour ne conserver que l'ossature logique et conceptuelle, on ne comprend plus en quoi il s'agit bien de philosophie proprement islamique. Si, à l'inverse, on ne voit là qu'un discours musulman parmi d'autres, on ne saisit plus bien qu'au fil des siècles des questions métaphysiques et politiques travaillent l'islam du de-

dans. En fait, ce que dérange l'entité «philosophie islamique», c'est bien à la fois «la philosophie» et «l'islam».

De manière plus triviale, mais pas moins importante, ce beau livre perturbe aussi, profondément, des éléments antagonistes de l'air du temps. À l'ignoble ignorance qui nourrit la haine des autres, il oppose cette évidence: l'islam contient des trésors de pensée, de spiritualité, de travail spéculatif, d'invention proprement métaphysique. Mais il ne déconcerne pas moins une «islamophilie savante» qui évite, à sa façon, d'être réellement ébranlée par le mode de pensée des autres en ne choisissant de retenir, parmi les Arabes, que les philosophes qui, pour l'essentiel, pensent à la manière des Grecs.

Chemin faisant, on ne se contente donc pas d'apprendre, de découvrir des auteurs méconnus, présentés lumineusement par un maître de netteté. On se trouve effectivement bousculé, contraint à bouger, donc incité à penser. Le Zarathoustra de Nietzsche, on s'en souvient, n'est pas tendre avec les piliers de bibliothèque. «*Les érudits*, dit-il, *tricotent les chausettes de l'esprit.*» Heureusement, ce n'est pas toujours le cas.

Le Monde

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ISLAMIQUE?

Christian Jambet
Gallimard, «Folio essais»
Paris, 2011, 480 pages

HISTOIRE

Les mémoires d'un Montréalais d'adoption

Originaire du New Jersey, Alexander Henry est l'un des premiers marchands britanniques autorisés à parcourir les Grands Lacs au lendemain de la capitulation de la Nouvelle-France. Deux siècles après leur publication à New York, les mémoires du Montréalais d'adoption sont enfin disponibles en français.

DAVE NOËL

En 1761, Alexander Henry quitte Montréal pour Michillimakinac, un poste de traite situé au cœur du «Middle Ground», cet espace «d'accommodements raisonnables» conceptualisé par l'historien américain Richard White.

Au cours de son périple, Henry constate qu'il existe «une belle complicité» entre les voyageurs canadiens et les Amérindiens hostiles aux nouveaux maîtres de la région. À Michillimakinac, le jeune homme est interpellé par un chef de la nation des Sautoux: «*L'Anglais, vous avez conquis les Français, mais vous ne nous avez pas conquis. Nous ne sommes pas vos esclaves.*»

Les restrictions commerciales imposées par les Britanniques alimentent l'animosité des Amérindiens qui se soulèvent en 1763. Le 2 juin, la garnison de Michillimakinac est massacrée sous les yeux d'Alexander Henry: «*J'ai vu tomber plusieurs de mes compatriotes qui luttèrent pour leur vie entre les genoux d'un Indien et se faisaient scalper bien avant de rendre l'âme [...]. J'étais tout aussi horrifié qu'effrayé, étant témoin de souffrances que je savais pouvoir expérimenter moi-même.*»

Réfugié dans le grenier de son voisin canadien, Henry est capturé puis relâché grâce à l'interven-

tion de Wataman, son frère adoptif. On lui conseille de se raser le crâne afin de se fondre dans l'univers amérindien. «*Ce n'est pas sans regret que j'ai renoncé à ma longue chevelure que je tenais pour flatteuse et naturelle*, écrit-il dans ses mémoires.

Pendant près d'un an, celui que l'on surnomme le «bel Anglais» est tiraillé entre deux identités. «*Je m'acclimatais à ce mode de vie mais je ne pouvais chasser de mon esprit que je vivais parmi les sauvages, que je souhaitais chaque minute reconquérir ma liberté et que j'avais un passé qui ne ressemblait en rien à ce que j'étais devenu.*»

La capacité d'adaptation d'Henry a des limites. On le constate lors d'un épisode de cannibalisme visant à stimuler le courage des guerriers. Le marchand se plaint en outre d'avoir développé une «*sérieuse dépendance au tabac*», devenu son principal loisir, en raison de la pauvreté des conversations amérindiennes. En 1764, c'est sans hésiter qu'il quitte sa famille d'adoption lorsque l'armée britannique reprend le contrôle de la région.

En rédigeant ses mémoires, Henry souligne qu'il «*ne prétend en aucune façon écrire l'histoire générale des Indiens d'Amérique et encore moins faire une critique de leur morale ou de leurs mœurs*». Cette retenue est tout à l'honneur de ce témoin des bouleversements ayant frappé les pays-d'en-haut, ce carrefour des civilisations.

Le Devoir

L'ATTAQUE DE 1763: DE MONTRÉAL À MICHILLIMAKINAC

Alexander Henry
Septentrion
Québec, 2011, 212 pages

Les soeurs de Louise Cotnoir

Devant mon corps Geneviève Gosselin G. Coll. Initiale

Éditions du Noroît

Nouveautés www.lenoroit.com

Presses de l'Université Laval

WILFRID LAURIER

Prix Maxime-Raymond de la meilleure biographie historique

Deuxième édition revue et mise à jour

Quand la politique devient passion

RÉAL BÉLANGER

Cette biographie de Wilfrid Laurier est le fruit de douze années de recherche dans de multiples fonds d'archives, journaux d'époque, mémoires et comptes rendus des débats de la Chambre des communes.

Le portrait le plus complet à ce jour de l'homme politique canadien le plus illustre. Une lecture passionnante!

468 pages / 40,00 \$

Abonnez-vous à INFO-PUL www.pulaval.com